

Mark FARAYET

Évolution de la jeunesse au travers de la musique

Réveillez l'adulte qui est en vous !

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Évolution des jeunesses contemporaines au travers de la musique

Si la musique adoucit les mœurs, elle reste également un formidable moyen afin de véhiculer une multitude d'idées, un habile déguisement pour toutes formes de messages, mais, et surtout, un vecteur de protestations qui ne s'est jamais démenti au fil des siècles. Si nous remontions jusqu'à l'hymne le plus célèbre de France, il conviendrait d'affirmer qu'au-delà d'un chant célébrant la patrie, à l'origine, Rouget de Lisle exhortait clairement les troupes françaises à aller mourir pour elle dans son conflit qui l'opposait alors à l'Autriche. Une interprétation qui s'échelonne sur plusieurs niveaux suivant l'époque à laquelle on se réfère. D'évidence, les sens que l'on veut bien accorder à la musique tendent à se modifier selon l'époque à laquelle on se place, mais aussi selon l'âge auquel on y prête attention.

Particulièrement durant le 20^{ème} siècle la jeunesse a conféré à la musique une dimension sociale porteuse d'élans révolutionnaires dans certains cas, mais plus généralement de scissions avec des valeurs prônées qui ne convenaient plus avec les profondes mutations sociales qu'accompagnaient ces divers courants musicaux.

Ainsi il est possible d'affirmer que la musique, dans l'imaginaire collectif des jeunes occidentales, a été un vecteur puissant, porteur de revendications qui ont induit des bouleversements de mentalités. Au-delà de ce rôle subversif, la

musique a tenu une place prépondérante dans les avancées sociales majeures du siècle dernier.

Petit tour d'horizon

Les premiers élans contestataires du 20ème siècle portés par la musique sont incontestablement à mettre au bénéfice des noirs américains, plus précisément ceux vivant autour du delta du Mississippi. Dans un contexte marqué par une ségrégation jusqu'au-boutiste et des traitements totalement arbitraires, les Afro-Américains étaient soumis aux tâches les plus dures et souvent les plus ingrates, la plus connue étant le ramassage du coton.

Avec une interdiction absolue de participer à toutes formes sociales impliquant des blancs (eux-mêmes étant par une facile déduction détenteurs de tous les pouvoirs de décision), les noirs américains n'avaient trouvé d'autres moyens de s'exprimer que par le chant pour exorciser le mal-être. Ainsi est né le blues, d'abord uniquement chanté et souvent diabolisé, ce courant musical fut orchestré pour la première fois à l'aube de l'année 1910.

De par les conditions très précaires des Afro-Américains, ce courant musical narre le désespoir, mais va assez rapidement muer afin d'inclure un dialecte et des terminologies déguisés et propres à évoquer la révolte d'un peuple qui souffre. Les

paroles incorporent désormais de subtiles métaphores permettant de propager la contestation, notamment chez les plus jeunes peu enclins à subir le même sort que leurs parents. Mais pas uniquement, si le blues a longtemps été considéré comme la musique du diable par les Afro-Américains eux-mêmes, c'est que d'autres références plus scabreuses avaient fait leur apparition au milieu des effluves de douleurs que pouvaient psalmodier les bluesmen.

Certains d'entre eux avaient réussi à dissimuler des sens cachés à certains mots ou à leur assemblage, des allégories sur les plaisirs de la chair et des déceptions qui souvent en découlent. Ces plaisirs qu'on leur refusait, le blues leur permettait de les dévoiler et finalement de les humaniser. Ankylosés par des carcans religieux trop fervents et une ségrégation inhumaine, de jeunes bluesmen prirent le parti de quitter les terres du sud pour des terres moins meurtries de préjugés. C'est par ce biais que le blues va trouver un nouveau souffle dans les états du nord, et particulièrement dans la ville de Chicago, où d'éminents artistes tels Muddy Waters, Howlin Wolf et John Lee Hooker influenceront à leur tour de jeunes artistes tout droit venus d'Angleterre ...

D'autres évolutions notables des consciences se sont développées dans les États-Unis du 20ème siècle. Sous ses allures purement mercantiles, le rock'n roll a grandement contribué à entériner l'abolition de la ségrégation, du moins dans la conscience collective, notamment par cette emprise fantastique qu'il eut sur la jeunesse américaine. En effet, certains producteurs blancs, voyant le potentiel gigantesque du blues, avaient pour obsession de développer ce style musical en le faisant chanter par des blancs dans l'unique but évident de le voir se répandre plus facilement dans l'Amérique puritaine des années cinquante.

Le blues, trop souvent associé au diable par la communauté noire et décrié par les blancs bien-pensants, restait un genre musical trop intimiste pour toucher une population plus importante. Les limites étaient désormais atteintes et le blues n'était pour l'heure (il reviendrait bientôt à l'honneur) plus suffisamment porteur pour atteindre un panel plus conséquent, notamment dans les états du sud. Victimes des persécutions incessantes de groupuscules tels que le Ku Klux Klan et attirées par les perspectives économiques qu'offraient le nord alors en plein développement industriel, des vagues d'immigration afro-américaine déferlent sur ces états qui constituent pour eux des promesses de lendemains meilleurs.

C'est dans les locaux du label Sun Records que s'opère une nouvelle révolution par une journée ensoleillée du 5 juillet 1954. Ce jour-là, un producteur blanc du nom de Sam Phillips, sans doute plus malin que la moyenne, enregistre un jeune homme, blanc lui aussi, et avec une gueule d'ange, un standard blues de l'époque intitulé « That's all right (Mama) ».

Phillips avait compris avant tout le monde que le fait de faire chanter le blues à un jeune homme blanc rendrait automatiquement cette musique plus populaire et permettrait d'engendrer d'énormes bénéfices. Et lorsque le visage angélique aux contours épousant à merveille les stéréotypes de l'Amérique profonde se présente derrière le micro, s'imaginerait-il qu'il va inscrire l'une des pages les plus déterminantes de l'histoire de la musique contemporaine ? Sans doute pas.

Sam Phillips était avant tout un passionné de musique qui n'avait en aucun cas la prétention de créer un courant musical à part entière, mais uniquement avait-il eu l'idée astucieuse de populariser ce genre existant en l'ouvrant au moyen d'un stupide critère racial et le dispenser ainsi au plus grand nombre.

La suite est connue : Elvis Presley deviendra bientôt le « King » et un vent d'hystérie balayera la jeunesse américaine, à présent la musique leur appartiendra et s'adaptera à leurs attentes

entraînant un sentiment d'incompréhension mêlé de panique chez leurs parents désabusés. Cette première marque de contestation, qui à elle seule suffirait à expliquer le succès exponentiel d'Elvis Presley, se situe autour de la tension sexuelle dégagée par l'artiste lors de ses représentations.

Dans l'Amérique puritaine et ultra-catholique de ces années 50, la jeunesse a enfin trouvé un symbole à toutes leurs frustrations, une sorte de pourfendeur des dogmes en vigueur à cette époque. Sur scène, et en plus de sa beauté juvénile, Elvis abuse de déhanchés explicites (il sera d'ailleurs plus tard uniquement filmé au-dessus de la ceinture lors de ses passages télévisés afin d'écarter des écrans certains mouvements jugés trop suggestifs voir obscènes) et de son regard de velours devant lequel des hordes de gamines oublient les restrictions d'usage en se désinhibant de manière qualifiée de choquante pour l'époque.

Il est aussi un modèle pour les jeunes hommes, le mimant jusque dans le moindre détail, les garçons arborent la même coupe de cheveux et attitude désinvolte de l'idole suscitant une vague d'indignation à travers tout le pays. Très intelligemment, celui qui est désormais surnommé Elvis le Pelvis n'hésite pas à en rajouter dans une provocation somme toute très nouvelle, et va même jusqu'à défier les autorités lors de ses concerts ajoutant au sentiment de toute-puissance qui se saisit de son jeune public : même si ces

prémices de contestation apparaissent aujourd'hui comme très légères, le constat est là et il faudra pour les prochaines générations de parents composer avec, désormais la contestation est possible et la musique en est son emblème.

D'autres se faufilèrent dans la brèche, des jeunes eux aussi qui cherchaient dans la musique soit un exutoire providentiel, soit une forme de reconnaissance, mais dans les deux cas ces figures émergentes devenaient des symboles de transgression, parfait miroir des attentes d'une jeunesse enfermée dans des carcans qu'il était temps de réduire en pièce.

Il paraît évident que bien des artistes de cette époque n'avaient pas conscience du rôle prépondérant de leur musique dans les enjeux sociaux qui les entouraient, et encore moins que ces derniers se déplaçaient pour venir prendre toute leur expression dans les salles des concerts. L'un des exemples les plus marquants est sans nul doute celui de ce petit délinquant venu tout droit du Missouri, arrogant, hâbleur, mais littéralement pétri d'un talent largement inspiré du blues première mouture.

Entre 1955 et 1958, celui qui allait réduire à néant les efforts de racistes patentés à sans cesse vouloir tout diviser, enregistra pas moins de trois chansons qui deviendraient des classiques largement repris des deux côtés de l'Atlantique :

Maybellene (1955), Roll Over Beethoven (1956) et Johnny B.Goode (1958).

Principalement motivé par l'appât du gain, Chuck Berry avait eu suffisamment de malice en écartant délibérément de ses paroles l'argot du blues et son chapelet de métaphores uniquement compréhensible du profane. Il espérait ainsi pouvoir conquérir un public blanc bien que parfaitement conscient que sa condition de noir sudiste ne jouait pas en sa faveur, il ne se doutait pas que sa musique abattrait les premières barrières d'incompréhension qui opposaient blancs et noirs et les repousseraient dans des retranchements où seuls subsistent la haine et le racisme.

Ce génie de la guitare va donner ses lettres de noblesse au rock'n roll propulsé peu de temps auparavant et lui aussi d'en rajouter des tonnes sur scène avec des poses lascives et des textes évoquant l'amour dans ce qu'il a de plus cru. Les paroles feront mouche et, blancs comme noirs, tous se précipiteront dans les salles où se produiront Chuck Berry et ses musiciens.

Porté par l'enthousiasme d'un public chaque fois plus nombreux, et combiné d'une arrogance que le succès a considérablement accrue, Berry se lance sur scène dans des pas de danse restés gravés dans la mémoire collective du rock sous le nom de Duckwalk. Ces quelques pas constituent une

bravade sans nom aux yeux des jeunes spectateurs et un intolérable pied de nez pour les autorités présentes et scrupuleusement alignées entre public blanc et noir comme une barricade dressée pour éviter toute pandémie.

En vain, l'euphorie des concerts de Chuck Berry brisera les chaînes de préjugés grossiers, et des concerts vireront rapidement dans une sorte d'émeute joviale repoussant les policiers présents au rang de spectateurs médusés face à ces hordes de gamins, désormais mélangés et dansant au rythme de la guitare déchainée d'un jeune noir tout surpris, et sans doute très fier, de constater ce que ses six cordes ont réussi à déchaîner.

Malgré toute la conscience aiguisée quant à sa condition précaire de noir natif d'un état du sud, Berry n'avait jusqu'alors jamais fait étalage d'aucune prétention quant à faire évoluer une situation qui paraissait tragiquement catatonique à l'époque. En dehors de sa vie publique, et peut-être également pour faire honneur à sa réputation de pingre, il est admis que Berry refusait systématiquement de dormir dans des hôtels pratiquant la ségrégation, leur préférant alors la banquette arrière de sa voiture. Mais il incarnait, par son arrogance décomplexée et des textes qui paraissaient de prime abord assez légers, une forme naturelle d'insouciance à laquelle les jeunes aspiraient.